



La vraie vie d'Élisabeth Ricol

Philippe Videlier

Historien, CNRS-UMR 5136 Framespa

Cet article retrace en quelques pages, et d'une manière saisissante, la vie d'une fille d'immigrés espagnols appelée à un destin exceptionnel. L'historien Philippe Videlier a su montrer, à travers ce témoignage, la grandeur des petites gens.

Un jour, il y a vingt ans, un vieil ami tchèque, exilé de 68, me dit : « La femme de Gérard voudrait vous voir. Nous avons parlé de votre travail sur la banlieue, à Vénissieux. C'est de là qu'elle vient... » Je ne savais pas qui était « la femme de Gérard ». Mon ami m'affranchit et rendez-vous fut pris, à Paris, un mardi, 26 mai, à l'heure du café. La femme de Gérard, était là avec sa sœur, Fernande. Le magnétophone tourna.

« Mon père était analphabète. Ma mère, bon, ma mère c'était un cas unique : elle a appris à lire. Elle lisait très bien, son père lui faisait la lecture tous les soirs de la Bible, parce qu'il était diacre. C'était un homme terriblement religieux... Ma mère savait lire, elle ne savait pas écrire. Elle lisait très couramment, elle avait une mémoire extraordinaire jusqu'à ses derniers jours. Elle récitait de longs, longs, long poèmes qu'elle avait appris quand elle servait chez les religieuses, dans une maison de santé pour les riches, vous savez, qui étaient un peu dérangés ou dont les familles voulaient se débarrasser... Quand on était petits, mes parents parlaient espagnol mais nous, les trois enfants, nous ne voulions pas parler espagnol. On comprenait l'espagnol mais on répondait en français, et je regrette. Moi, je parle espagnol avec un accent français épouvantable et avec une forme française, vous savez, c'est-à-dire une traduction en quelque sorte. Moi, je suis née en France. Ma sœur, qui est l'aînée, est née en France... On ne voulait pas parler l'espagnol à la



maison parce que les enfants veulent être comme tous les autres... Maman, elle, elle a appris très vite. Elle avait quand même, Maman, beaucoup plus de facilité pour acquérir des choses nouvelles... Elle parlait bien français, Maman, mais avec un accent, un accent espagnol. Tandis que Papa, ouille ouh !.. jusqu'à sa mort, Papa, lui, c'était un mélange d'espagnol, de catalan et de français, voilà, c'était un mélange de tout ça. Alors les étrangers à la famille avaient du mal à le comprendre ¹. »

Le père, dit-elle, franchit les Pyrénées vers l'âge de seize ans, autour de 1900, avant d'être adulte, donc, et il vint seul pour entretenir la famille, en Espagne, sans ressources. Ses frères aînés étaient partis pour la guerre de Cuba, la guerre d'indépendance dans laquelle, côté cubain, se distingua José Martí, héros du pays. Le jeune homme avait laissé derrière lui une fréquentation, en vue d'une union future, mais cette jeune fille avait émigré en Amérique lorsqu'il résolut de se marier, en 1912. « Et c'est comme ça qu'il est allé à Barcelone. Il connaissait ma mère de leur jeunesse... Et bon, elle a accepté. Elle avait déjà, à ce moment-là, Maman, vingt-huit ans. » Ils étaient de la même année, 1884, et de deux villages proches, en Aragon : Cuevas de Cañart, pour lui, Dos Torres, pour elle. « Alors ils se sont mariés presque sur l'heure, au pays. Mon père a dû passer par l'église à ce moment-là, alors que c'était un mécréant. Mais il avait été baptisé, comme tous les enfants d'Espagne. Donc, ils se sont mariés à l'église, puis ils sont revenus en France, et là ils ont passé la vie des immigrés économiques... Mon père a travaillé comme mineur de carrières et à vingt-sept ans, il était silicosé. Quand il s'est marié avec ma mère, il crachait déjà le sang, à ce moment, imaginez-vous ! Bon, il a fait des régions, l'Aveyron, le Tarn-et-Garonne, du côté de Perpignan. » Comme un médecin

lui conseilla de changer d'occupation, de renoncer à la pierre des carrières, il se rendit dans le Var pour travailler dans une société d'exploitation de plomb argentifère, à Cogolin. C'est là que naquit son aînée, Fernande, en 1913. Il migra ensuite vers Ternand, au bord de l'Azergues, dans le département du Rhône, pour une autre concession de plomb argentifère, zinc et autres métaux connexes, et où se trouvent également des carrières de marbre blanc. C'est là que naquit son cadet, Frédéric, dit Frédo, en 1914. Puis, poursuivant ses pérégrinations, il s'embaucha dans des mines de charbon, s'installa à Montceau-les-Mines. Et c'est là que naquit la benjamine, prénommée Élisabeth, surnommée Lise, en 1916. « Quand j'avais trois mois, il est allé à La Ricamarie, et de La Ricamarie à Saint-Étienne. Après, il a dû abandonner la mine et c'est ma mère qui a supporté beaucoup le poids de tout... On n'a jamais manqué de pain, nous on n'a jamais eu faim. Mais je ne sais pas comment elle se débrouillait. Elle travaillait comme une folle. Elle faisait tout : des ménages, elle lavait le linge, elle faisait des repassages, elle avait quelques amis de mon père qui venaient à la maison pour manger, qui lui payaient une petite pension, elle a vendu de la glace l'été, des marrons l'hiver... » La « femme de Gérard » poursuivait le récit familial. « Nous étions à Saint-Étienne et de là, on est allé à Vénissieux. J'avais à peu près quatorze ans. »

Les noeuds d'un destin ...

C'est là, à Vénissieux et à cet âge, que se noua son destin.

Vénissieux était une commune de la banlieue lyonnaise couverte d'usines et peuplée d'ouvriers. « C'est donc bien en 1930 qu'on est arrivés à Vénissieux, parce que j'ai eu le temps d'aller à l'école Grandjean, ensuite de faire quelques travaux





comme intérimaire, et puis après je suis rentrée chez Berliet. » L'école Grandjean lui enseigna des rudiments de sténotypie et de dactylographie. Berliet, fabrique de camions automobiles, était la plus grande usine de l'agglomération, la plus grande et la plus moderne, la plus moderne et la plus caporalisée. Il y avait à Vénissieux Berliet, et aussi Maréchal, doyenne des usines, fabrique de toile cirée, et l'usine des Électrodes, et les Aciéries de Longwy, près de la voie ferrée, et les Constructions Électriques de France, qui assemblaient des tramways, et la SOMUA, du matériel ferroviaire, et la Tubize, soie artificielle, et l'usine du fer à cheval, Eenberg, et l'usine des « sacs à papiers » Bivosat, et l'établissement d'encollage textile Boyeux, et la fonderie Faucon, et la fonderie Berger, et la Verrerie Ouvrière, coopérative de production, et la verrerie Mauguin, et la verrerie Gomez, et le PLM avec ses cheminots et ses cités. Tout ça faisait qu'il y avait beaucoup d'ouvriers à Vénissieux, beaucoup d'ouvriers et, par voie de conséquence, à cette époque là, beaucoup d'immigrés, parce que nombre d'ouvriers, alors, étaient des étrangers à cause de la Première Guerre mondiale qui avait saigné le prolétariat. Beaucoup d'ouvriers : 80,2 % des actifs ; beaucoup d'immigrés : 49 % du total des ouvriers, 43,9 % de l'ensemble de la population. Il y avait là des Espagnols et des Italiens, surtout, des Espagnols d'Algérie, aussi, des Kabyles de la région de Draâ-el-Mizan, des Russes Blancs, des Polonais, des Arméniens.

Il se trouve que peu de temps après l'arrivée de la famille à Vénissieux eut lieu le recensement quinquennal. Un registre les rassemble donc tous les cinq, famille Ricol, au numéro 45 de la rue Jules-Ferry (elle pense qu'il s'agissait du numéro 47). Le père, manœuvre à la SOMUA, la mère « sans profession », le fils Frédéric,

mécanicien, les deux filles dactylos. Ils habitaient une ancienne ferme, « d'origine, c'était une conserverie d'œufs, pendant la guerre, une conserverie d'œufs dans la chaux... Les propriétaires qui devaient être de drôles d'escrocs, en définitive, ont utilisé ces espèces de trucs, là, des espèces de réservoirs pour mettre la chaux, ils ont partagé, ils ont fait quatre appartements en bas qui avaient la lumière seulement par la porte qui donnait sur la cour, c'était comme ça, et en haut il y en avait autant. » Vivaient là, avec les Ricol, des Sanchez, des Martinez, des Lopez, des Rodriguez, des Garcia, des Guillen, d'Almeria, de Murcia, de Cuevas, de Carthagène, de La Union, manœuvres, verriers ou chômeurs.

Il se trouve, également, qu'à ce moment de l'histoire, l'Espagne entra en République après dix ans de dictature, congédia son roi Alphonse XIII, et les Espagnols de Vénissieux défilèrent dans les rues, drapeaux et musique en tête. Les Espagnols goûtaient à la politique. Le père de la femme de Gérard, quand il était mineur, militait à la CGT-U, le syndicat des communistes, et pour échapper aux mouchards, comme il était étranger, il y était connu sous le nom fictif de « Ferrer », « ce héros de l'école publique qui a été fusillé à Barcelone au début du siècle ». À Vénissieux, le fils Frédo adhéra bientôt aux Jeunesses communistes et fut arrêté lors d'une manifestation en août 1931. Lise pris sa carte aux JC à l'automne, quand son frère partit faire les vendanges. « Il ne voulait pas que je rentre au Parti » : le frère avait grand soin de sa petite sœur. Lise vendait *L'Avant-Garde* sur la place de l'église. « Les collages d'affiches, tous ces trucs là, c'était nous qui nous les tapions. » Bien qu'ils fussent encore peu nombreux et fort radicaux, les communistes attiraient les jeunes. Leur presse s'en félicitait : « À l'annonce de la réunion publique et contradictoire des Jeunesses, un



nombre assez grand de travailleurs, français, algériens et étrangers, dont beaucoup de jeunes, s'étaient rendus, jeudi au café Jacquet². » François Jacquet, un vieux militant. Les cafés étaient lieu de partage. « C'était là où nous nous réunissions... La mairie était ici, le père Jacquet était là et Turrel était là... Le père Jacquet était très gentil. Et puis il y avait un autre café où on dansait, quand j'allais danser avec Frédo ou avec toi [Fernande], avant qu'on organise nous-mêmes nos propres bals, avant qu'il parte, Frédo, à Moscou. »

... Et tout s'enchaîna

Lise, sténo-dactylo, commença à rendre des services au siège du Parti de Lyon. Puis tout s'enchaîna. Son frère Frédo, remarqué par Waldeck Rochet, fut choisi pour aller faire un stage à Moscou, à l'École Lénine qui formait des cadres. Fernande rencontra Raymond Guyot, responsable national des JC sorti de prison, en tomba amoureuse, le suivit à Paris et l'épousa. Âgée de dix-huit ans à peine, Lise croisa le jeune Auguste Delaune, un petit gars dégourdi, « sportif rouge », champion de course à pied, de huit ans son aîné, tomba amoureuse, l'épousa sans trop réfléchir. Auguste Delaune partit à Moscou pour l'École Lénine et Lise le suivit naturellement après un crochet par Saint-Denis où vivaient ses beaux-parents. « C'était un type très, très gentil, d'une gentillesse extrême. Ça ne suffit pas pour pouvoir... bon... en tout les cas la vie nous a séparés, comme ça. C'était si bête, je n'avais qu'à arriver dans un endroit pour que lui parte ! » À Moscou, donc, elle rencontra un Tchèque sorti de prison, jeune militant, grand et bel homme, parvenu en Union Soviétique avec un faux passeport établi au nom de *Gerhard Baum*. Elle tomba amoureuse et devint sa compagne pour la vie.

Les enfants partis, le reste de la famille quitta Vénissieux. En 1936 éclata la guerre

d'Espagne, Lise et Gérard s'engagèrent dans les Brigades internationales. Le Tchèque de Moscou passa par la France, les parents de Lise l'accueillirent gare du Nord : « Gérard ! Gérard ! », et le père, amateur de promenades, lui fit visiter Paris à pied. « *Morena* – c'est ainsi qu'il appelait sa femme –, tu as vu *los progresos* qu'il fait *conmigo* ! » Puis vint la guerre mondiale. Auguste Delaune, raflé par la police française et livré à la Gestapo, mourut sous la torture sans avoir parlé (le registre des décès le mentionne sous son nom de clandestin). Lise fut l'organisatrice de la manifestation des femmes patriotes devant les grands magasins Félix Potin. « Gérard » créait des cellules clandestines de la MOI, le Main d'Œuvre Immigrée. « Gérard » et Lise furent arrêtés par la police française, sur dénonciation, le 12 août 1942. Lise se vit condamnée à mort pour la manifestation du coin de la rue Daguerre, peine commuée car elle était enceinte d'un fils qui naquit à la prison de la Petite-Roquette et à qui elle donna le prénom de Gérard. Ensuite elle fut déportée à Ravensbrück et à Buchenwald. « Gérard » à Mauthausen. Tous deux revinrent des camps en piteuse santé. Après guerre, ils partirent pour la Tchécoslovaquie où, sous son véritable nom d'Artur London, « Gérard » remplit les fonctions de vice-ministre des Affaires Étrangères avant d'être victime des purges stalinienne de 1951. De cette sombre expérience sortit un beau livre, *L'Aveu*, porté à l'écran en 1970 par Costa-Gavras. Le personnage de Lise y est incarné par Simone Signoret³.

Lise London, née Ricol, fille d'immigrés espagnols, s'est éteinte le 31 mars 2012. ■

1. Entretien avec l'auteur.

2. Hebdomadaire du Parti communiste *Travail*, n° 21, 31 janvier 1931.

3. Artur London, *L'Aveu*, Gallimard, 1968, film de Costa-Gavras de 1970 avec Yves Montand dans le rôle d'Artur London.

